

reprocher à plusieurs membres de l'Eglise. "Séparez-vous de mœurs, leur disons-nous, comme St. Augustin le disait autrefois aux Donatistes, séparez-vous par la différence de votre conduite, de ceux qui, au milieu même de Jérusalem, vivent en citoyens de Babylone; de ceux qui, sous le nom de chrétiens, de catholiques et dans l'Eglise ne vivraient point selon l'esprit de J.-C., et conformément aux règles de l'Eglise." Elle sait que son grain n'est point sans paille, ni son froment sans ivraie. Mais gardez-vous bien de vous séparer de sa communion. C'est se séparer de J.-C. même. En vain allégueraient-ils de prétendues nécessités; le même père leur répondra, qu'il n'y a jamais de nécessité de rompre l'unité.

Tels sont les sentiments des saints docteurs sur la communion visible de l'Eglise; communion dont il n'est jamais permis de se séparer; communion dont la juste privation est la punition la plus terrible; communion dont les avantages sont inestimables; communion dont les liens doivent être infiniment précieux à tout vrai fidèle.

Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas à Dieu de nous avoir fait naître dans le sein et dans la communion visible de l'Eglise, dans cette heureuse terre que Dieu a choisie pour son héritage et sa portion parmi les peuples de l'univers; dans cette terre où se trouvent le tabernacle du Seigneur et son autel, où se trouvent le sacerdoce et le sacrifice, la manne et la loi où subsiste son alliance, seule terre où nous puissions y participer et en recueillir les fruits. Quelle miséricorde! quelle grâce! quel motif de reconnaissance et d'amour!

Soyons sensibles au malheur de ceux qui en sont séparés, soit que par un attentat criminel ils aient rompu avec l'Eglise, tels que sont les hérétiques et les schismatiques; soit qu'ils en aient été retranchés par une juste sévérité de cette sainte mère, tels sont les excommuniés.

Puisque l'Eglise toujours charitable, toujours mère, désire leur retour et le sollicite, qu'elle n'a pas de joie plus grande que lorsqu'elle recouvre ses drachmes perdues et ses brebis égarées; désirons le commémorer, sollicitons le par nos prières auprès de Dieu, auprès de J.-C., le pasteur souverain, le grand Evêque de nos âmes. Si l'Eglise ne les admet point à la participation et à la communion de ses prières publiques, elle gémit pour eux en secret; et elle veut que nous gémissions avec elle. Elle nous y excite par son exemple et par ses paroles le grand jour du Vendredi-Saint, et lorsqu'elle est toute occupée de la mort et du sacrifice de son époux, qui s'est immolé pour le salut de ces brebis qui s'égarèrent. Le grand Apôtre nous y engage, lorsqu'il nous ordonne de prier pour tous les hommes, qu'il nous dit que ces prières sont agréables à J.-C., qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Employons tous les moyens qui peuvent dépendre de nous pour procurer leur retour; et animons-nous par ces paroles si consolantes de l'Ecriture, "que celui qui aura retiré un pécheur de l'égarement de ses voies sauvera une âme de la mort, et couvrira la multitude de ses péchés propres."

J. A. B. V.

EXPLORATION DU TERRITOIRE DE L'OREGON;

DES CALIFORNIES ET DE LA MER VERMEILLE,

Exécutée pendant les années 1840 1841 1842 par M. DE FELTDE MOFRAS, attaché à la légation de France à Mexico. — Ouvrage publié par ordre du Roi, sous les auspices de M. le maréchal président du conseil et de M. le ministre des affaires étrangères. — 4 Vol. grand in-8° avec Atlas in f° de cartes, plans et dessins. — Paris, 1844-1845.

Ce livre, auquel la presse a accordé des éloges unanimes et les honneurs d'une discussion approfondie, renferme, indépendamment de son intérêt politique, géographique et maritime et d'un mérite de style incontestable les plus éclatantes preuves de la puissante civilisation du catholicisme, lorsqu'elle est consacrée à ces sociétés religieuses que l'on s'efforce en vain de calomnier aujourd'hui.

En France, pour la masse du public, et même pour une partie de ceux qui font profession d'éclairer l'opinion, un moine est un membre inutile du corps social, un être purement passif stupidement voué à l'abstinence et à la prière. Et c'est là l'opinion la plus bienveillante car on sait ce que pensent les fortes têtes qui ont étudié la vie monacale dans les fantasmagories de Lejvis ou dans les obscénités de Diderot et de quelques auteurs contemporains.

M. de Mofras a donc montré autant de courage que d'intelligence en réhabilitant, par l'exposition des faits, ces corporations dévouées qui ont rendu tant de services à la France et à l'Espagne. Un exemple qui nous touche de près, le succès des Trappistes en Algérie, vient corroborer les arguments de notre jeune voyageur en faveur de la colonisation religieuse, et nous devons lui savoir gré d'avoir rappelé au public que, dirigés par le grand Colbert, les Ordres conquièrent à la France une portion du monde transatlantique, l'Archipel des Antilles, une partie du continent américain, la presqu'île de l'Inde et tant d'autres possessions. Noble famille, que nous avons oubliée sans pouvoir nous en faire oublier.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le développement descriptif et historique des pays qu'il a parcourus. Le Mexique, se démembrant chaque jour depuis sa séparation d'avec l'Espagne, et perdant le Yucatan, le Texas et bientôt la Californie; l'intérêt que présentent les contrées américaines baignées par la mer Pacifique; la valeur que peuvent acquérir les groupes des Marquises, de Thaïti, de Sandwich; l'Amérique russe et cet immense territoire de l'Oregon que se disputent l'Angleterre et les Etats-Unis, surtout depuis l'ouverture du commerce avec la Chine, qui paraît devoir conduire à

des relations plus générales avec le Japon, et depuis que la communication des deux Grands-Océans semble rendue prochaine par les travaux reconnus exécutables au lac de Nicaragua et par le percement devenu facile de l'isthme de Panama.

Cependant il résulte de l'exploration de M. de Matras un fait important à constater. Aucune des riches vice-royautés qui formaient, il y a peu d'années, le domaine des Rois catholiques en Amérique, n'a éprouvé plus que le Mexique les funestes résultats de la nouvelle ère, si faussement décorée du nom d'indépendance. Au bien-être et à la tranquillité dont jouissait la Nouvelle-Espagne ont succédé de continuelles agitations, une misère générale et les symptômes les plus marqués de la dissolution. Il est vrai que tout ce que ces malheureux pays renferment d'honnêtes gens l'ancienne noblesse, les négociants probes, le clergé, les propriétaires des terres et des mines, tout regrette le gouvernement royal et font des vœux pour son rétablissement.

Mais ce n'est pas seulement au Mexique que s'accomplit ce changement d'opinion publique. Sans parler des Etats-Unis, où les tendances du *loyalisme* sont bien connues, n'a-t-on pas vu dès 1828 le *libérateur* Bolivar trajecter avec l'un de nos envoyés pour l'établissement d'un prince français dans la Colombie! A Montevideo, au Pérou, à la nouvelle Grenade tout récemment, les mêmes vœux ont été formulés: depuis longtemps le Mexique le partage: en 1834, son ministre à Paris, M. Zovala, avait entamé des négociations à ce sujet, et, à la fin de 1840, un des hommes les plus honorables de Mexico, M. Gutierrez Estrada, bravant les clameurs et même le poignard de quelques évergumènes, osa imprimer dans la capitale un livre où il proposait, comme unique moyen de salut, la reconstitution du trône, en y appelant un prince étranger.

Et c'est assurément un grave sujet de méditation que ce retour des républiques américaines vers les idées monarchiques. Elles se sont épuisées à conquérir une indépendance fictive et désastreuse, mais elles n'ont rien pu édifier sur les ruines qu'elles avaient faites, et se trouvent aujourd'hui embarassées de cette prétendue liberté achetée si cher. C'est que la vraie liberté n'existe pas sans l'ordre, et que toutes ces républiques n'ont pas cessé d'être plongées dans l'anarchie. La république devait faire mieux que la monarchie, elle a fait moins bien. Voilà pourquoi ces pays qui ont en somme si facilement abandonné la monarchie, la regrette aujourd'hui. Revenons.

Sur tous les points du territoire de la jeune république, les magnifiques ouvrages de fortifications élevés à grands frais par les Espagnoles tombent en ruine. Les frontières du Nord sont dégarnies, et les Américains envahissent ce que les sauvages ne devaient pas.

Quel était l'état des choses avant la Révolution? C'est l'auteur qui va nous l'apprendre.

Sous le régime de la métropole, une savante combinaison de *mission* et de *présidés* arrêtait les déprédations des Indiens, et répandait parmi les tribus les bienfaits du catholicisme et les lumières de la civilisation. La ligne stratégique, qui comprenait une étendue de plus de douze cents lieues, commençait au port de San-Francisco et à Monterey, dans la Haute-Californie, et descendait du nord au sud jusqu'à San-Diego. De là elle envoyait un double embranchement pour ceindre les deux côtés de la Basse-Californie, puis traversant le Rio-Colorado de la mer Vermeille, elle longeait le Rio-Gila, passait la Sierra-Madre, et, après avoir protégé le Nouveau-Mexique et le Texas, elle venait finir à l'extrémité des Florides, coupant ainsi l'Amérique dans toute sa largeur, et mettant en communication les bords de l'Atlantique avec ceux de la Mer Pacifique.

En dedans de cette ligne, les gouverneurs et les infatigables missionnaires appelaient les colons, fondaient des *pueblos*, villages composés d'Espagnols et d'Indiens convertis, leur enseignaient la culture des terres, l'exploitation des mines et les arts mécaniques. Ces divers points, garnis de compagnies pré-sidiales, étaient reliés entre eux et formaient un système complet de colonisation et de défense.

Les Jésuites, les premiers, eurent la gloire de concevoir et d'exécuter en partie ce plan admirable, si digne des vastes entreprises de cette corporation à jamais illustre.

Ce ne fut pas seulement dans la Nouvelle-Espagne, mais dans toute l'étendue du continent américain, que la Compagnie de Jésus établit ce système de colonisation. Cependant, c'est au Canada, au Paraguay et en Californie qu'il reçut les plus vastes développements. Pour le Paraguay, les rapports secrets des savants amiraux espagnols, D. Jorje Juan et D. Antonio de Ulloa, qui furent chargés par Charles III de visiter ses domaines d'Amérique, nous ont fait suffisamment connaître les magnifiques résultats obtenus par les Jésuites, résultats à l'égard desquels ils témoignent hautement leur admiration.

M. de Mofras nous fournit encore ici l'occasion de défendre la Compagnie du reproche d'avidité qui lui a été adressé. En effet, il nous apprend que le fonds des missions de Californie, composé en partie de donations et de quelques secours annuels que le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, devenu roi d'Espagne, leur accordait, demeura intact, lorsqu'en 1767 eut lieu la sécularisation de la Société, et lorsque l'administration des missions lui fut enlevée.

Au commencement de cette même année, une personne de Guadalajara laissa par son testament, au collège de la Compagnie de cette ville, un legs de plus de cent mille piastres fortes, "que les Jésuites, déjà en butte aux